

Vincent
DE SWARTE

PHARANOÏA

nouvelles

Pharanoia

{
}

DU MÊME AUTEUR

Pharricide, Calmann-Lévy, 1998, prix Charles Brisset, Pocket, 1999

Requiem pour un sauvage, Pauvert, 1999,
prix Wepler-Fondation la Poste, mention spéciale, Pocket, 2001

Le Paradis existe, Pauvert, 2001, prix Marguerite Puhl-Demange

Lynx, Denoël, 2002

Elle est moi, Denoël, 2005

Journal d'un père, Ramsay, 2006

Conte

La Chapelle aux oiseaux, Pauvert, 1999

Littérature jeunesse

Carrousel des mers, Gallimard jeunesse, 1996

Le Cirque de la lune, « Page blanche », Gallimard jeunesse, 1999

La Dernière Corrida, Pocket jeunesse, 1999

Petit Bloï, « Folio Cadet », Gallimard jeunesse, 2003

Une photo de toi, Thierry Magnier, 2005

Vincent de Swarte

Pharanoïa

nouvelles

DENOËL

© *Éditions Denoël, 2007*

Extrait de la publication

Pharanoïa

Déjà que David S. n'aimait pas voyager, il aimait encore moins voyager seul. Cette fois il ne put y échapper, il devait se rendre dans les Maisons culturelles françaises de Hanovre, Kiel et Hambourg à l'occasion de la sortie de son premier roman, qui venait d'être traduit en Allemagne quelques années après sa publication en France. Il aurait pu refuser, mais l'éditeur français avait été pressant, il avait souligné le privilège de figurer au catalogue d'un grand éditeur allemand, et d'être invité par de prestigieux établissements tels que les Maisons culturelles françaises. David S. avait fini par accepter en feignant l'enthousiasme. Il ne méprisait pas à proprement parler ce travail de VRP, il lui arrivait même de trouver agréable, dans les Salons du livre de province, par exemple, d'être starifié le temps d'un week-end, et bien traité par les organisateurs, bien nourri, bien abreuvé, bien logé. Mais là... D'une part il n'aurait pas de petits camarades de jeu, d'autre part c'était loin de chez lui. David S. avait ses côtés chat, que l'écriture accentuait jusqu'à la caricature ; enfin, et sur-

tout, n'importe où qu'il fût, il n'aimait pas parler de ses livres.

Il commencerait par Hanovre. Il n'y avait jamais mis les pieds, et il ne s'était pas renseigné sur la ville. Il ne la situait même pas géographiquement. Au nord de l'Allemagne, au sud, au milieu ? Honte : à quarante ans, il n'aurait osé avouer cette lacune, d'autant plus impardonnable que l'allemand avait été sa seconde langue dès la quatrième, et qu'il avait eu 17 au bac. Hanovre était dans un pays frère, on y faisait ses courses en euros, à deux heures d'avion de Paris... Il avait pourtant la sensation de partir très loin, en terre étrangère, si loin et étrangers qu'étaient devenus la langue à ses oreilles et ses souvenirs de Hambourg où, à quinze ans, il avait séjourné une première fois, lors d'un échange scolaire. Puis une deuxième, quelques mois plus tard, chez sa correspondante, Claudia Volk, devenue sa toute première petite amie. Elle le resta jusqu'à leur troisième séjour ensemble, en France cette fois, après qu'ils se furent écrit des lettres enflammées pendant plusieurs mois — il se rappelait : il s'abîmait dans les larmes, le soir, le stylo à la main, en troussant ses je t'aime jusque tard dans la nuit. L'histoire s'était terminée par une tromperie, qu'il avait vécue comme une vraie crasse. Il avait été suffisamment blessé pour que sa correspondante devînt, dans sa cosmogonie sentimentale, une sorte d'icône fondatrice frelatée. Après tout, peut-être était-ce la raison cachée pour laquelle il n'était pas retourné en Allemagne pendant vingt-quatre ans. Et celle de son embarras aujourd'hui.

Il s'était marié à trente ans, et s'enorgueillissait d'avoir épousé la femme de sa vie, tandis qu'autour de lui ses amis divorçaient les uns après les autres. N'empêche, lui qui à dix-huit ans aurait voulu mourir jeune, maigre et rock'n'roll comme ses idoles d'alors, il n'échappait pas à la petite bedaine vingt ans plus tard, et à l'ennui que secrète toujours la vie à deux dès qu'elle se met à vouloir durer. Des enfants, peut-être, auraient changé les choses, mais la vie en avait décidé autrement. Ou une maîtresse, mais l'occasion ne s'était pas présentée, ou si elle s'était présentée il ne l'avait pas saisie. Changer de femme ? Le travail d'attachement avait été mené en temps et en heure avec la sienne, il ne se sentait pas l'énergie de recommencer.

D'ailleurs, une seconde femme, il en avait déjà une, bien jalouse, bien possessive, harassante, harpie, fouetteuse : l'écriture. Il était sans doute là, le rock'n'roll de sa jeunesse. En contrepoint de sa vie rangée, ses livres charriaient leur lot de violence, d'excès et de baroque. Il les aimait pour ces raisons, mais leur en voulait aussi, car ils réveillaient chez lui une part d'ombre qu'il n'assumait pas toujours. Saignées de ses années de mariage, exutoires de sa classe moyenne, grimaces dans le dos de sa bonne éducation, ils le dérangent au tréfonds de lui-même autant qu'ils pouvaient déranger certains lecteurs — même s'il pressentait que sa plume, en mûrissant, se calmerait, et explorerait des terres moins à vif. D'ici là il n'aurait pas pu, pas su, écrire des livres en demi-teinte. Ou drôles. Ou légers. Ses pulsions d'écrivain étaient naturellement vitriolées, gauchies, démanchées, c'est du moins ce qu'il pensait de la chose.

« C'est pas moi c'est mes mains », s'était-il excusé un jour sur un plateau de télévision, quand un invité avait dit d'un de ses romans que ce n'était pas un roman à offrir. Il s'agissait d'ailleurs du roman pour lequel il prenait l'avion à reculons, aujourd'hui. C'était il y a six ans.

Il l'avait presque oublié ce roman, mais il était pourtant l'unique objet de son angoisse, au-delà de son peu de goût pour les conférences. Ressurgissait soudain la terreur qu'il avait ressentie en l'écrivant, à l'époque, et le malaise qui l'avait accompagné pendant toute la durée de la promotion. Pour ce tour de piste en Allemagne, il n'y avait rien d'autre que la peur physique d'un texte. Pas même un souvenir évanoui de premier amour.

Le directeur de la Maison culturelle française de Hanovre et sa femme vinrent le chercher à l'aéroport. Monsieur D. parlait un français chiadé. Il était bien habillé, classique, très « ambassadeur ». Il se montra agréable, d'un agrément empreint de politesse, un agrément professionnel de son rang. David S. ne put s'empêcher de penser que si monsieur D. avait accueilli un écrivain plus célèbre que lui, il aurait été plus affable, ce qui n'est pas nécessairement vrai, mais les petites aigreurs sont le lot de beaucoup d'écrivains. Sa femme, par contre, était franchement distante : elle ne desserra pas les lèvres pendant presque toute la durée du trajet. Elle laissa le soin à son mari d'alimenter un tête-à-tête déjà laborieux. « Pas grave, pensa David. Ça divise mes efforts par deux. »

Les efforts de sociabilité de David étaient compensés par une technique bien à lui : quand on le conduisait en voiture, comme cette fois, il posait d'abord des questions sur les monuments, qu'il découvrait autour de lui avec un intérêt mi-feint, mi-réel ; les exposés que cela entraînait

prenaient en général un certain temps. Puis il demandait le nombre d'habitants de la ville, intra-muros + banlieue. S'ouvrait alors l'incontournable chapitre sur la qualité de vie, qui donne lieu à de longues conjectures, toujours les mêmes, surtout quand on n'habite pas une capitale. Enfin, il relançait par l'objet de sa visite qui, selon l'humeur et le caractère de son interlocuteur, pouvait déclencher un monologue pendant lequel il goûtait une paix relative. Et si le courant ne passait pas plus que ça, tant pis. Il avait renoncé à vouloir coûte que coûte hisser un taiseux hors de son naturel, lui reconnaissant le droit de ne pas susciter sa sympathie pour l'homme qu'il était, ou l'écrivain, ou les deux. Ce furent ses conclusions à propos du couple, après que le chapitre « monuments historiques » s'était résumé à l'évocation du parcours du célèbre Fil rouge qui reliait les vestiges de Hanovre épargnés par les bombes, et qu'on faisait en moins d'une heure. Il se recroquevilla dans son manteau, et ferma les yeux pendant quelques secondes ; demain il serait à Kiel.

David S. voyait défilé les immeubles de la ville derrière le carreau de la voiture sur lequel tapait la pluie, il ne parlait pas. Il s'appliquait à ne pas croiser le regard de la femme du directeur, dans le rétroviseur. Monsieur D. se taisait lui aussi, depuis un petit moment. Si l'atmosphère avait été moins lourde, les allers-retours des essuie-glaces auraient incité à un somme, peut-être.

Le directeur rompit le silence.

— Oui, fit-il embarrassé, l'éditeur ne nous a pas annoncé votre venue.

C'était donc ça.

— Ah bon ? Comment avez-vous su, alors ?

— Par votre traducteur. Il nous a appelés la semaine dernière.

— C'était peut-être entendu comme ça entre eux.

— Oui, mais d'habitude les éditeurs nous préviennent, et suffisamment à l'avance pour qu'on puisse préparer la venue des auteurs. Ils nous livrent du matériel, des affichettes ou des dépliants. Cette fois, rien.

— Mon éditeur m'a pourtant bien envoyé mes billets d'avion et ma feuille de route pour Hanovre, Kiel et Hambourg.

— Oui oui, il n'y a pas de problème, votre traducteur nous a rassurés, et j'ai téléphoné au directeur de Hambourg. Pour tout vous dire, ce qui nous a surpris, c'est que votre livre sera en librairie seulement la semaine prochaine. En général les auteurs viennent quand leurs livres sont en librairie, c'est plus logique. Et puis il n'y a pas eu d'articles dans la presse, ni chez nous, ni à Hambourg. Kiel je ne sais pas, je n'ai pas eu le directeur. C'est dommage, ça attire toujours du monde, un petit article. Mais bon, on fera sans. On a nos habitués. Les auteurs français sont souvent étonnés par le nombre de personnes qui assistent aux lectures. Les lectures font partie de la tradition allemande, même si c'est payant les gens viennent. Ce serait impensable en France, n'est-ce pas ?

— En France il faudrait les payer pour qu'ils viennent.

— C'est ma femme qui fera la lecture et assurera la traduction, ce soir. Sauf si vous n'en avez pas besoin.

David chercha les yeux de la femme du directeur dans le rétroviseur intérieur. Il ne les trouva pas.

— Si si, mon allemand est très mauvais.

— Ma femme traduit la plupart de nos conférences françaises.

— C'est une chance pour la Maison de Hanovre.

— Oui, mais pas toujours pour ma femme, je m'excuse de vous dire ça. C'est devenu une sorte de réflexe de facilité, alors que d'autres traducteurs souhaiteraient intervenir, quelquefois.

— Je comprends.

La femme du directeur fit enfin entendre le son de sa voix.

— Et puis il y a des livres qui ne me plaisent pas. Ce n'est pas à proprement parler le cas du vôtre, je l'ai trouvé de qualité, sinon un tel éditeur ne l'aurait pas traduit, mais ce n'est pas non plus le genre de littérature que j'ai l'habitude de lire.

David savait très bien ce que les précautions oratoires de la femme du directeur voulaient dire : il se l'imaginait, la madame, hier soir chez elle, parler beaucoup plus ouvertement de son roman à son mari. L'orgueil lui fit venir en tête une réflexion de Hemingway à propos du *Soleil se lève aussi* : lors d'un dîner, une femme lui confia tout le bien qu'elle pensait de son roman. Hemingway remercia, mais ne put s'empêcher de se demander ce que son roman avait de si mauvais pour qu'il puisse lui plaire. N'empêche, David aurait préféré que madame D. le complimente sans retenue, car il n'aima pas entendre qualifier son travail

d'un dédaigneux « ce genre de littérature ». Bien qu'il fût publié dans une collection de littérature dite blanche, en France, en Allemagne et en Italie, son roman, qui mettait en scène un gardien de phare taxidermiste aux manies très particulières, pouvait aussi se lire comme un roman noir. Et cela ne le dérangeait pas, adepte qu'il était de l'adage « il n'y a pas de mauvais genres, il n'y a que des mauvais livres ».

— Je ne peux forcer personne à aimer mes livres, répondit-il d'un ton qu'il voulut être le plus distancé possible, mais sa réplique résonna à ses propres oreilles comme un « ta gueule » que les règles élémentaires de savoir-vivre lui avaient fait ravalé.

Le directeur en rajouta.

— Le mois dernier, un de vos collègues s'est fait un peu chahuter. Il faut dire que les auteurs français n'y vont pas avec le dos de la cuillère, en ce moment. Notre public n'est pas habitué.

David S. s'en voulut de si mal connaître la jeune littérature allemande, car il n'était pas possible qu'il n'eût pas trouvé en elle des exemples qui auraient contredit les propos du directeur. Comme beaucoup de gens de sa génération, il avait adhéré au renouveau du cinéma allemand des années quatre-vingt — *Les Ailes du désir*, *L'Honneur perdu de Katharina Blum* et *Le Tambour* restaient pour lui des films cultes. Il avait d'autre part toujours apprécié le lyrisme dissonant de Kurt Weill et la poésie de Brecht, et il ne lui avait jamais semblé que ces grandes figures de la scène culturelle allemande y soient allées en leur temps

avec le dos de la cuillère. Surtout, il ne croyait pas au déterminisme des patries, en littérature ou dans d'autres domaines, et ne se sentait pas plus ni moins Allemand que Français quand il écrivait, ou Espagnol, ou Russe, ou Sud-Américain, ou Coréen. « Un monde nous sépare », conclut-il intérieurement à propos du directeur, tandis que la voiture s'arrêtait devant son hôtel, à cent mètres de la Maison culturelle française, même rue, même trottoir. Mais le mal courait déjà : il savait que les propos de ses hôtes allaient faire affleurer à la surface de sa peau une écume d'angoisse contre laquelle il lui faudrait lutter avec toute l'énergie de la raison, s'il ne voulait pas qu'elle le submerge ici, à Hanovre, loin de chez lui.

La chambre d'hôtel lui fit du bien. Il y déposa ses affaires, et sortit. Il déambula dans le centre de Hanovre. Les gens avaient l'air bien dans leurs baskets, ils ne semblaient pas secoués par d'incurables névroses, comme ils paraissaient l'être à Paris, quelquefois. Il avait ressenti ce même équilibre quand il avait découvert Hambourg avec Claudia Volk, vingt ans plus tôt, une certaine joie de vivre qu'on prête d'habitude aux pays latins. Puis il rentra à l'hôtel, se jeta sur le lit, et se réfugia dans le *no man's land* de la télé pour deux heures mortes. Sa manière à lui d'évacuer le stress, comme un torero prie la Vierge avant d'entrer dans l'arène, peut-être.

La salle de lecture était une belle salle, à la fois profonde et haute, et sous l'austère emprise du bois des bibliothèques années soixante. La table où se tenait David lui sembla longue comme une route, ce qui le rassurait, car elle marquerait une frontière entre lui et le public si les choses tournaient mal, tout à l'heure. La femme du directeur était assise à côté de lui, toujours aussi peu amène ; David avait compté sur le choix des passages à lire, avant la rencontre, pour briser la glace entre eux, en vain. Elle était restée lisse, sans montrer ni passion ni dégoût ; en littérature, David pensait que l'absence de passion masquait le dégoût.

Les chaises se remplissaient peu à peu. David priait pour qu'elles restent vides. Il s'en fichait bien, d'un fiasco. Il aurait fait un si mauvais showman ! Même s'il avait progressé par rapport à ses premières prestations publiques — il avait plus d'une fois frôlé le malaise — le monde le dérangeait toujours, et le faisait renouer avec ces terribles timidités invalidantes qu'on ressent, enfant, face à une

grande personne. Un petit comité d'une quinzaine de personnes aurait amplement suffi. Encaisser une attaque torve devant une salle comble (il avait l'intuition qu'elle le serait, et elle le fut presque) aurait été au-dessus de ses forces, même si cela ne s'était jamais produit en France, ni pour ce roman ni pour un autre. Simplement, à l'occasion d'une rencontre, une dame d'un certain âge lui avait dit qu'à la lecture de ses livres elle s'était représenté David S. en sale type, tout de noir vêtu, et elle était bien contente de voir qu'il n'en était rien. Tout le monde avait ri, David le premier. Un peu jaune.

Il regarda à la dérobée ces gens venus écouter un écrivain français inconnu en Allemagne, et il se demanda pourquoi, lui qui n'aurait pas été si généreux avec un collègue, et qui ne l'aurait pas été, non plus, avec un écrivain s'il n'en avait pas été un. Qu'est-ce qui les poussait à être là, ce soir ? L'amour de la littérature ? L'ennui ? Cette fameuse tradition évoquée par le directeur, tout à l'heure ? Il percevait un hiatus — reflet de son propre trouble face à son écriture, comme un rendez-vous fortuit.

L'objectif numéro un de David était de déridier la salle : il essayait toujours de placer une vanne d'entrée de jeu pour détendre l'atmosphère. Il y parvenait neuf fois sur dix, le rire est le propre de tous les spectacles. Un seul rire de la salle et il serait sauvé. Mais ce soir, l'hostilité était quasi morbide : il n'en voyait pas un seul capable de rire, quand bien même aurait-il eu le talent de Chaplin, Woody Allen et Jacques Tati réunis.

Pourtant tout se passa bien. Le directeur présenta David comme un écrivain prometteur, souligna la prouesse d'être édité chez un grand éditeur allemand dès son premier roman, et la soirée se déroula calmement, comme la plupart des soirées de ce genre. Il y eut peu de questions après la lecture, et pas même la pire d'entre elles : « Vous cherchez à choquer le bourgeois ? », somme toute bien sage, ne rameuta l'adrénaline de David. Il répondit mollement que choquer était à la portée du premier venu (il suffisait de s'en prendre à n'importe quelle institution) mais que déranger, par contre, était une autre paire de manches, car on s'adressait alors à l'individu nu. Déranger, littéralement « sortir du rang », comme ses auteurs de prédilection s'employaient, Nietzsche, Bataille, Artaud et quelques autres. Quand il lisait, lui, il se fichait bien du plaisir, et de la petite musique égrainée toujours par le même limonaire. Sa prétention était d'écrire avec autant de liberté, ce qui n'était pas toujours simple. On lui posa aussi des questions techniques sur les phares, la mer, l'estuaire de la Gironde, puisque c'était là le décor du roman, et aussi sur la folie, puisque le héros était fou. Gageure : convaincre les lecteurs qu'un écrivain peut concevoir les pires horreurs dans ses livres et être un homme équilibré à la maison. Ce qui, quand on y réfléchit à deux fois, n'en est pas moins inquiétant.

Il signa quelques livres lors de la *Büschertisch*. Il éprouva la même fierté simplette à signer les livres des filles — chanteur de télé-réalité d'un soir —, mais il aimait surtout les séances de signature parce qu'elles marquaient la fin de

la rencontre. Il pouvait souffler, un coup de vin blanc l'attendait. Il y avait bien le dîner, tout à l'heure, ultime effort (il avait mal au crâne), mais le pire était derrière lui.

Monsieur D. se montra affable au cours du dîner, presque rieur. Trois *happy few* de la Maison culturelle de Hanovre avaient été conviés. L'un d'eux — un médecin de prison — portait une cravate agrémentée de petits phares (David s'amusa à imaginer qu'il avait le caleçon assorti), et se présenta comme un amateur des phares français, auxquels il avait déjà consacré plusieurs vacances, et de nombreux articles dans des magazines spécialisés. Tiré à quatre épingles, il affichait un certain dandysme derrière sa fine moustache poivre et sel, y compris dans ses manières, et ce raffinement forçait le trait de sa monomanie. On mangea correctement, on but sans excès, la conversation était mesurée. Les phares, bien sûr, puisqu'il y avait un fan. David en rajouta, il aurait été goujat de ne montrer qu'un intérêt éloigné sur le sujet, d'autant qu'à la fin de la *Büschertisch*, le médecin lui avait offert une petite reproduction d'un phare mythique de la côte atlantique (les Pierres noires) qu'il avait pris soin d'encadrer. David se révéla être un fin guide de Cordouan, le phare du roman. Il détailla le pedigree de l'édifice, de sa construction sous Louis XIV à son incendie, en passant par son classement aux monuments historiques. C'était une manière d'éluder la sauvagerie avec laquelle le héros du roman tuait ceux que la malchance menait au phare, et l'embaumement qu'il réservait à ses victimes... Le médecin de prison écoutait avec attention.

Vincent DE SWARTE

PHARANOÏA

Vincent de Swarte (juin 1963-avril 2006), est notamment l'auteur de *Pbarricide* (1998), *Requiem pour un sauvage* (1999), *Le Paradis existe* (2001), *Lynx* (2002), *Elle est moi* (2005), *Une photo de toi* (2005) et *Journal d'un père* (2006). Sa mort prématurée a privé les lettres françaises d'une de ses voix les plus originales.

Un jeune auteur embarqué dans un voyage de promotion en Allemagne; un 31 décembre traversé d'hallucinations auditives d'une haute toxicité; la joute d'un écrivain à fleur de peau et d'un vieil homme au pied de volcans endormis; un homme qui colle une prune à un autre pour un motif futile; trois auteurs égarés dans un salon du livre de province; Vincent de Swarte, lui-même, arrachant par téléphone quelques subsides nécessaires à sa survie ou se livrant à quelques séances d'autofriction sexuelle, ou fantasmant sur la voisine d'en face, ou bien, mort, déjà, et nous offrant un monologue d'outre-tombe sidérant...

Variation fine, jubilatoire, délicieuse sur les diverses postures existentielles d'un jeune écrivain dans l'actuelle république des lettres, *Pharanoïa* est aussi l'autoportrait émouvant d'un homme sur lequel plane inconsciemment l'ombre de sa propre mort : comme pour défier le destin, il a cette folle liberté de l'écrire avant qu'elle ne survienne...

DENOËL
www.denoel.fr

B 25485.4 03.07
ISBN 978-2-20725485-1
15 € de la publication



9 782207 254851